

Sorci, Antonino (2023). *La Condition narrative. La fable de l'aristotélisme*, Paris, Classiques Garnier, coll. « Théorie de la littérature », 356 p.

Raphaël Baroni



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/narratologie/15964>

DOI : 10.4000/1365w

ISSN : 1765-307X

Éditeur

LIRCES

Ce document vous est fourni par Bibliothèque cantonale et universitaire Lausanne



Référence électronique

Raphaël Baroni, « Sorci, Antonino (2023). *La Condition narrative. La fable de l'aristotélisme*, Paris, Classiques Garnier, coll. « Théorie de la littérature », 356 p. », *Cahiers de Narratologie* [En ligne], 46 | 2025, mis en ligne le 20 janvier 2025, consulté le 27 janvier 2025. URL : <http://journals.openedition.org/narratologie/15964> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/1365w>

Ce document a été généré automatiquement le 27 janvier 2025.



Le texte seul est utilisable sous licence CC BY-NC-ND 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

Sorci, Antonino (2023). *La Condition narrative. La fable de l'aristotélisme*, Paris, Classiques Garnier, coll. « Théorie de la littérature », 356 p.

Raphaël Baroni

- 1 **Pour en finir avec la narratologie aristotélienne ?**
- 2 L'ouvrage de M. Antonino Sorci se présente comme une relecture historique et conceptuelle de la narratologie en l'abordant sous l'angle de la poétique aristotélienne. Face à ce modèle néo-aristotélien, présenté comme dominant, la conclusion invite à envisager une approche alternative, inspirée des réflexions de Nietzsche dans *La Naissance de la tragédie*. L'introduction pose les enjeux et accroche d'emblée le lecteur en adoptant un style proche de l'essai. La conception du livre s'inscrirait, selon A. Sorci, dans une intrigue semblable au récit déceptif de Borges *La Forme de l'épée* : un livre qui visait à proposer une alternative nietzschéenne à la théorie du récit d'inspiration aristotélienne s'est laissé séduire par son antimodèle, et sans perdre sa visée critique, il a fini par en faire le cœur de son propos. L'ouvrage se présente donc comme une sorte de dévoilement du sous-bassement aristotélien de la théorie du récit moderne et contemporaine, et comme une invitation à penser une altérité à cette forme dominante.
- 3 Le premier chapitre s'attache à décrire les liens entre l'aristotélisme et trois courants présentés comme les orientations majeures de la narratologie moderne et contemporaine : les approches définies comme *rhétorique*, *structuraliste* et *cognitiviste*. Cette partie est organisée historiquement et commence par mentionner l'École néo-aristotélienne de Chicago, qui prend son essor dans les années 1930 et dont découlera le courant actuellement identifié comme se rattachant à la *narratologie rhétorique* (dont Meir Sternberg et James Phelan sont les représentants les plus célèbres). Le chapitre suivant est consacré à la parution en 1980 d'une nouvelle traduction de la *Poétique* d'Aristote dans la collection « Poétique » du Seuil, qui est présentée par A. Sorci comme

un événement majeur dans l'histoire du structuralisme. Si l'on suit cette argumentation, la traduction de Roselyne Dupont-Roc et Jean Lallot aurait provoqué chez les structuralistes une sorte de prise de conscience de leur aristotélisme refoulé. Cette affirmation, probablement excessive, s'expliquerait par le choix des traducteurs de rapprocher le terme grec de « mimésis » de la notion de « représentation », au lieu de la définir comme « imitation ». Enfin, l'auteur s'attache à montrer les liens entre les approches narratologiques inspirées par les sciences cognitives et les enjeux éducatifs ou éthiques soulevés par la poétique d'Aristote.

- 4 Le second chapitre, également central dans l'économie de l'ouvrage, consiste à dégager cinq notions – la *mimésis*, le *muthos*, le *télos*, l'*anagnôrisis* et la *catharsis* – qui constitueraient autant de manières de relier les différentes approches narratologiques modernes et contemporaines à la poétique aristotélicienne. Cette lecture esquisse progressivement les contours de ce qui est appelé, tout au long du livre, la narratologie aristotélicienne, ou néo-aristotélicienne, laquelle renverrait non seulement à la *Poétique* d'Aristote ou aux travaux qui s'en réclament explicitement, mais également à tous les travaux qui intègrent peu ou prou une réflexion liée à l'un ou l'autre de ces avatars modernes des notions mise au jour par Aristote. En d'autres termes, le point de vue défendu par A. Sorci consiste à affirmer que l'on est peu ou prou « aristotélicien » aussitôt que l'on s'interroge sur la mise en intrigue, sur le sens de cette dernière ou sur la dimension représentative, téléologique ou cathartique des récits.
- 5 Dans la deuxième partie, les chapitres se construisent à partir de chacune des notions isolées dans le chapitre précédent (*mimésis*, *muthos*, *télos*, *anagnôrisis* et *catharsis*, donc) en adoptant d'une part une lecture syncrétique des approches narratologiques – démarche qui n'est pas sans rappeler l'approche de Paul Ricoeur dans *Temps et récit* – et en proposant, d'autre part, une forme de dialectique critique, qui rappellerait plutôt la méthode d'Antoine Compagnon dans *Le Démon de la théorie*. Pour chaque notion, en dépit de positions apparemment antagonistes, on observerait une sorte de binarisme fondé sur une problématique commune, de sorte que l'on ne sortirait jamais de l'héritage aristotélicien quand il s'agit de théoriser tel ou tel aspect de la narrativité. La dernière partie, centrée sur la notion de *catharsis*, ouvre cependant une perspective plus constructive, car elle envisage le profit d'une approche nietzschéenne qui constituerait une rupture radicale avec le modèle aristotélicien. Ce refus assumé de la consolation cathartique, dans un chapitre qui invite à « en finir avec le récit comme thérapie » (p. 275) apparaîtra comme particulièrement pertinent et fécond dans un contexte actuel marqué par la conception d'une littérature contemporaine dont la mission serait de « réparer le monde (Gefen 2017).
- 6 La conclusion développe les prémisses d'une narratologie profondément différente qui se trouverait en germe dans les derniers écrits de Barthes, notamment lorsqu'il oppose la « jouissance » au « plaisir du texte ». Ce principe de *jouissance* est décrit comme radicalement opposé aux principes dérivés de la *mimésis*, du *muthos*, du *télos*, de l'*anagnôrisis* ou de la *catharsis*. Partant de l'esthétique du « rire nietzschéen », la poétique du récit qui en découle déchire le voile des apparences dérivé de la conception aristotélicienne.
- 7 Cet ouvrage, à la fois ambitieux et original, permet de repenser la théorie du récit, son histoire et ses principales articulations, dans un contexte où une telle entreprise est devenue trop rare. Certes, la narratologie demeure un champ dynamique à l'échelle internationale, mais les recherches en France s'inscrivant dans ce paradigme se sont

raréfiées au fil des années, la communauté francophone se trouvant de plus en plus marginalisée alors qu'elle constituait autrefois le centre de gravité de la théorie du récit.

- 8 L'autre point remarquable de cet ouvrage est exposé dans l'introduction sous la forme d'une sorte de manifeste. La proposition forte d'A. Sorci consiste à considérer la narratologie comme une discipline philosophique à part entière, en élargissant ce domaine de recherche au-delà des disciplines littéraires, de la critique textuelle ou de l'analyse du discours. Compte tenu de l'extension prise actuellement par les études narratives, qui fleurissent dans tous les domaines du savoir, on ne peut que saluer cette prise de position, qui rappelle l'importance de disposer d'une théorie globale de la narrativité pour encadrer d'autres approches plus spécifiques liées à tel ou tel cadre d'analyse ou à telles ou telles visées, qu'elles soient interprétatives ou performatives, qu'elles relèvent de la sémiotique, des sciences du langage, des sciences de l'information et de la communication, des sciences sociales ou des études médiatiques.
- 9 Sur ces deux points fondamentaux, Antonino Sorci contribue à montrer que la narratologie ne peut être réduite à un moment structuraliste de la théorie littéraire. Au contraire, la réflexion narratologique plonge ses racines dans une tradition philosophique très ancienne portant sur la forme et les fonctions du récit dans les sociétés humaines, et elle continue de se développer dans différents contextes disciplinaires, en s'appuyant sur différents paradigmes qui se complètent plus qu'ils ne s'opposent. En ce sens, l'ouvrage montre que les tensions entre les approches communicationnelle et poétique, ou entre les courants formaliste et fonctionnaliste, ou encore entre les approches cognitives de première et de seconde génération, sont peut-être moins importantes que les liens qui les réunissent. Les perspectives narratologiques les plus diverses peuvent être complémentaires, car elles s'articulent à des degrés divers à des notions dont Aristote a montré qu'elles pouvaient se fondre dans un modèle unifié de la narrativité. Ce dernier point est l'un des aspects les plus remarquables de l'ouvrage de M. Sorci, qui le rapproche de la démarche de P. Ricoeur, lequel s'était également servi de la *Poétique* d'Aristote pour construire des passerelles entre critique littéraire, historiographie, philosophie et psychologie.
- 10 Il faut cependant préciser que cet ouvrage avance des propositions parfois surprenantes ou ouvertement provocantes, par exemple quand il évoque l'influence de la traduction par R. Dupont-Roc et J. Lallot de *La Poétique* sur le destin de la narratologie structuraliste. M. Sorci explique en effet, sans fournir la preuve de ce qu'il avance, que « la publication de cette nouvelle traduction a eu un impact important tant sur le processus d'institutionnalisation progressive du structuralisme au sein du monde académique français que sur la formation et la légitimation de la narratologie comme discipline scientifique » (p. 38). Pour ma part, il me semble que les années 1980 correspondent plutôt à une période de crise et de désaffection de la narratologie structuraliste dans le champ de la recherche académique, ainsi que le constatait Shlomith Rimmon-Kenan (1989) à la fin de cette décennie. J'aurais plutôt tendance à avancer que si la narratologie s'est effectivement instituée durant cette période, c'est plutôt dans les pratiques scolaires, et ce non pas tant sous l'influence de la traduction de la *Poétique* d'Aristote, mais plutôt en raison du succès rencontré par l'ouvrage de Genette, *Figure III*, auquel on peut ajouter le relais offert par l'essor de la linguistique textuelle et des ouvrages de vulgarisation publiés à cette époque¹.

- 11 On peut par ailleurs s'interroger sur le bienfondé de l'assimilation d'un groupe de chercheurs somme toute très disparates à ce que A. Sorci appelle des « narratologues aristotéliens ». L'appellation serait sans doute acceptable si elle désignait exclusivement l'École de Chicago, qui assume explicitement cette étiquette de « critique néo-aristotélienne », mais A. Sorci suggère qu'il faudrait également inclure, en dépit de certaines difficultés, les narratologues structuralistes, ainsi que les approches « postclassiques » rangées sous les étiquettes des approches cognitives ou éthiques. En fin de compte, c'est l'ensemble de la narratologie qui se trouve ainsi assimilée à une approche aristotélienne. Pour ma part, j'estime que le fait de se pencher sur la forme d'une intrigue ou sur sa fonction anthropologique ou esthétique ne fait pas nécessairement du chercheur ou de la chercheuse qui s'intéresse à ces questions un disciple d'Aristote. On peut en revanche avancer que le philosophe grec s'est intéressé aux mêmes phénomènes il y a vingt-cinq siècles, ce qui est assez remarquable et souligne la possibilité d'une certaine consistance anthropologique des objets d'investigation de la narratologie, car ils apparaissent à la fois transhistoriques et transculturels. Par ailleurs, les très nombreux travaux narratologiques qui se préoccupent surtout de la question de la médiation narrative – c'est-à-dire de la *voix*, du *mode* ou de ce que l'on désigne par les termes de *narrateur*, de *focalisation* ou de *point de vue* – semblent beaucoup moins directement liés à l'approche aristotélienne. La critique d'A. Sorci porte donc essentiellement sur les approches que Genette qualifiait de « thématiques », c'est-à-dire celles qui s'intéressent à la forme de l'action, à la séquence narrative, à la tension ou à la mise en l'intrigue, etc.
- 12 Un autre parti pris que l'on pourrait discuter concerne l'oubli relatif de Platon et la marginalisation subséquente de la narratologie dite « transmédiée² ». Certes, on peut affirmer que les approches contextuelles, identifiées comme féministes, queer, postcoloniales, écologiques ou non-naturelles n'ont pas accouché de modèles théoriques aussi puissants que les approches rhétoriques, structuralistes ou cognitivistes, mais on ne peut pas en dire autant de la narratologie transmédiée qui, à bien des égards, peut être considérée comme matricielle pour la théorie du récit, notamment dans ses développements les plus récents. Todorov (1969) n'a-t-il pas inventé le néologisme « narratologie » précisément en raison du caractère transmédié de l'objet de sa recherche, qui le situait au-delà du périmètre des théories littéraires ? N'est-ce pas le même constat que l'on trouve à la base de l'« Introduction à l'analyse structurale des récits » de Roland Barthes (1966), cet article qui constitue pour de nombreux narratologues une sorte de premier manifeste, fondateur de leur domaine de recherche ? Si M. Sorci pointe cette assise transmédiée de la narratologie dans son chapitre sur la *mimésis*, il ne mesure peut-être pas l'importance des différentiels médiatiques dans la manière d'envisager la concrétisation des formes narratives. De nombreux narratologues ont montré que le comparatisme intermédié a permis de faire avancer de manière décisive la théorie narrative (Jost 2017), la notion même de narrativité ayant dû être reconceptualisée lorsque l'on a abandonné les approches verbo-centriques (Wolf 2004).
- 13 Cette minoration de la narratologie transmédiée n'est pas sans liens avec celle de la contribution majeure de Platon pour la théorie moderne du récit. En effet, on doit à ce dernier la mise en évidence de l'opposition entre les modes *mimétique* et *diégétique* (plus exactement la différenciation entre *diegesis dia mimeseos*, *haple diegesis* et *diegesis di amphoteron*) qui se trouve à la base de la plupart des travaux qui se réclament d'une

« media conscious narratology » (Ryan & Thon 2014). À côté des questions relatives aux formes et aux fonctions narratives, la question de la *matière* à travers laquelle le récit se concrétise apparaît donc de plus en plus fondamentale. C'est aussi à cette conception modale de la narrativité que se réfère explicitement Gérard Genette quand il discute la *mimésis*. Le chapitre sur cette notion aurait ainsi gagné en nuance en problématisant davantage les différences qui existent entre les conceptions aristotélicienne et platonicienne de la *mimésis*, et en distinguant, dans les travaux structuralistes, entre ceux qui relèvent d'une approche *thématique* (Bremond, Greimas, Larivaille, etc.) – qui sont évidemment beaucoup plus directement concernés par Aristote, et ceux qui s'inscrivent davantage dans une approche *modale* (Todorov, Genette, etc.), qui se réclament davantage de la poétique platonicienne.

- 14 En dépit de ces quelques remarques, on ne peut que se réjouir de la parution de cet ouvrage important, qui rappelle que l'esthétique, la poétique et la rhétorique, dont dérive la narratologie moderne et contemporaine, étaient à l'origine des sous-domaines de la réflexion philosophique sur notre condition d'*homo narrans* (Rabatel 2008).

BIBLIOGRAPHIE

Barthes, Roland (1973), *Le Plaisir du texte*, Paris, Seuil.

Barthes, Roland (1966), « Introduction à l'analyse structurale des récits », *Communications*, n° 8, p. 1-27.

Compagnon, Antoine (2001), *Le Démon de la théorie*, Paris, Seuil.

Denizot, Nathalie (2023), « L'aventure scolaire de la narratologie », *Transpositio*, n°6. URL : <https://www.transpositio.org/articles/view/l-aventure-scolaire-de-la-narratologie>

Gefen, Alexandre (2017), *Réparer le monde. La littérature française face au XXI^e siècle*, Paris Corti.

Genette, Gérard (1972), *Figure III*, Paris, Seuil.

Jost, François (2017), « À quelles conditions est-il possible de faire une narratologie comparée ? », *Questions de communication*, n° 31, p. 265-278.

Mahieu, Luc (2023), « Synthèse des entretiens avec quelques témoins de la scolarisation des théories du récit », *Transpositio*, n°6. URL : <https://www.transpositio.org/articles/view/synthese-des-entretiens-avec-quelques-temoins-de-la-scolarisation-des-theories-du-recit>

Nietzsche, Friedrich (1977), *La Naissance de la tragédie*, Paris, Gallimard.

Rabatel, Alain (2008), *Homo Narrans*, Limoges, Editions Lambert-Lucas. 2 vol.

Ricoeur, Paul (1983), *Temps et récit I*, Paris, Seuil, coll. Points.

Rimmon-Kenan, Shlomith (1989), « How the Model Neglects the Medium: Linguistics, Language, and the Crisis of Narratology », *The Journal of Narrative Technique*, n° 19 (1), p. 157-166.

Ryan, Marie-Laure & Jan-Noël Thon (dir.) (2014), *Storyworlds across Media. Toward a Media-Conscious Narratology*, Lincoln, University of Nebraska Press.

Todorov, Tzvetan (1969), *Grammaire du Décaméron*, The Hague, Paris, Mouton.

Wolf, Werner (2004), « "Cross that Border - Close that Gap": Towards an Intermedial Narratology », *European Journal of English Studies*, n° 8 (1), p. 81-103.

NOTES

1. À ce sujet, je renvoie au dossier « La scolarisation de la narratologie vue par quelques grands témoins » publié dans un numéro spécial de la revue *Transpositio*, ainsi qu'à l'article de Nathalie Denizot sur « L'aventure scolaire de la narratologique » (2023).

2. Pour un tour d'horizon de cette branche très active de la narratologie, voir Baroni (2017).

AUTEUR

RAPHAËL BARONI

Université de Lausanne